

L'artiste qui nous occupe ici, Edouard Caupeil, est photographe. On lui compte des centaines de publications, les unes des plus grands journaux et plusieurs expositions éclatantes, toutes caractérisées par un intérêt continu pour l'humain. Précisons qu'il est citoyen français d'origine cubaine, et que ce n'est pas tout à fait rien si l'on a lu Leonardo Paduro, journaliste lui aussi et écrivain à La Havane, rapportant du terrain des récits de personnages dans une langue non pas fonctionnelle mais conceptuelle, « remplaçant les manques d'information par des espaces imaginaires ». Quelques années et plusieurs milliers de kilomètres séparent les deux hommes, ce qui est beaucoup, mais beaucoup moins vu de l'esprit.

Une photo, assure Edouard, doit permettre la conversation. Elle tend la main et invite à sa table. Et de table, Edouard s'y connaît. Il y a les odeurs, le chaud et le froid, l'ivresse, les rires et les pleurs, le goût du temps qui passe, l'étreinte ou l'absence, une parole, une invitation et la musique subtile de la subjectivité. En fait, la subjectivité est partout. On le sait, en matière photographique, elle fait loi. Ici, avec Edouard, elle fait sens, elle donne à voir et capte l'air de son temps. Dans le fond, c'est la vie banale qui sort de son cadre.

Edouard érige l'honnêteté en garde fou. Il ne touche à rien, toujours à distance comme pour mieux se charger d'émotion. Un village du Mississippi se souvient encore des larmes qu'il a versées un dimanche matin de messe ordinaire, entraîné par un gospel marqué au fer rouge de l'histoire. Un chien dressé rappelle la violence ségrégationniste. Une icône de Martin Luther King renvoie à la lutte inachevée. Un homme qui fume à la désolation du monde.

Suivre Edouard n'est pas une gageure. C'est une manière de se frotter au temps. Difficile de ne pas entendre les voix des personnages photographiés. Leur identité n'a aucune importance. Autant d'anonymes parmi la multitude des sans-visage. À regarder de près, l'écriture photographique d'Edouard est une écriture en ébullition, tendue sur l'arête du neuf et de l'ancien. Il y a du vrai dans son œuvre. Des tentations contradictoires, de l'ironie et des sarcasmes, propres à la fiévreuse inquiétude des hommes. Et puis, il y a ces silences et ces espaces imaginaires, sans lesquels l'art n'est rien.

Nicolas Bourcier // Le Monde